

Dimanche 4 septembre
Matthieu 21.28-32
Bettina Schaller
Colmar

Avant d'entrer dans le détail de cette parabole dont Jésus livre lui-même l'interprétation, relevons sa présentation : « un homme avait deux fils » (ou deux enfants – *tekna*). Cette présentation « bon enfant » est d'emblée hautement polémique : les « collecteurs d'impôts et prostituées » (du v. 31) ont le même statut filial que les pharisiens ! Sans doute n'est-ce que sachant la fin que nous pouvons le dire, mais les paroles de Jésus sont, implicitement, dès l'abord du texte, subversives. Notre première parabole, dans un premier temps, établit donc les tenants de la religion comme les exclus, devant Dieu, à égalité de statut. La parabole est précédée d'un dialogue sur l'autorité de Jésus, ce qui donne encore plus de poids à cette totale égalité filiale des uns et des autres.

L'homme s'approche du premier (*prôtos*), puis de l'autre (*éteros*) enfant. Cette distinction n'établit pas, à mon sens, une hiérarchie familiale, mais relève du processus narratif ; les prostituées et les collecteurs sont d'abord visés, puis les pharisiens et les grands prêtres ; or ce sont ces derniers, les plus obtus, qu'il s'agit de convertir. Arrivés à la fin de la parabole, les pharisiens et grands prêtres n'ont peut-être d'ailleurs pas encore exactement compris, même si Jésus leur demande leur avis (v. 28), les interpelle directement (v. 31ss), le texte n'indiquant aucune réaction de leur part. Jésus enchaîne directement sur une autre parabole (les vigneronniers homicides) et apparaît le sens des paroles de Jésus en toute clarté : « les grands prêtres et les pharisiens comprirent que c'étaient d'eux qu'ils parlaient. Ils cherchaient à l'arrêter » (21, 45.46a). La coupe est pleine...

Les uns et les autres sont sollicités par le père de la même manière : « va donc aujourd'hui travailler à la [ma] vigne » (v. 28/v. 30 : « il lui dit la même chose »). Le texte ne dit pas que le père demande au second parce que le premier s'est refusé à la tâche ; le second ne pallie pas la défection du premier, mais les deux, de manière égale, ont part à l'œuvre du père qui décide sans atermoiements de mettre chacun à la tâche. Les collecteurs d'impôts/prostituées et les pharisiens/grands prêtres ont part à l'œuvre du Royaume. Lu du point de vue du père, le récit voit les deux fils avec le même regard. La sollicitation est inconditionnelle. Et elle est actuelle (cf. *aujourd'hui*) – parce qu'actuelle, et décisive, est la venue de Jésus.

Lu du point de vue des fils, c'est là que le récit diffère, avec la question qui les départage : « des deux, lequel est celui qui fait la volonté du père

(*telèma tou patros*) ? ». On peut se demander ce que c'est que « faire la volonté du père ». Le récit stigmatise la faille entre le dire et le faire pour mieux mettre en valeur ce qui surgit et qui est vraiment le cœur du message : la capacité à se repentir et à croire. Le verbe *metamélomai* se lit à la fois au verset 29 (ce que la TOB traduit par « pris de remords ») et au verset 32. « Faire la volonté du père »/travailler à la vigne, ici, c'est croire. Les collecteurs d'impôts et les prostituées ont fait la volonté du père par l'accueil fait à Jean-Baptiste, par la foi qu'ils ont accordé à ses paroles (v. 32), annonçant Jésus, et *in fine*, on peut le penser, l'accueil de Jésus même.

Le texte écrit que Jean-Baptiste s'approcha d'eux « en chemin de justice » (*en odô dikaiosunès*) ; cela fait écho au texte inaugural présentant Jean Baptiste préparant la venue du Seigneur (Mt 3, 3).

« Et vous, **voyant cela**, vous ne vous êtes pas **dans la suite** davantage repentis pour le croire » (v. 32b). La subversion des propos est ici à son comble : les pharisiens auraient dû s'interroger en voyant les collecteurs d'impôts et les prostituées ! Le comportement de ces derniers aurait dû entraîner leur foi. Le monde à l'envers : des pharisiens et des grands prêtres qui auraient dû croire à la suite, après (*husteros*) les collecteurs d'impôts et des prostituées ; le récit accorde crédit à l'accueil fait à Jean-Baptiste en lui donnant valeur d'authentique témoignage de foi... Ceux-ci les précèdent donc dans l'entrée dans le Royaume (v. 31 – affirmation solennelle appuyée par *amèn legô humin*).

Certains comprennent le verbe précéder ou devancer (v. 31) dans un sens exclusif, les pécheurs prenant la place des pharisiens (Cf. Bonnard, Mello). Nous serions alors dans un total renversement de situation, les pécheurs prenant la place des justes. On peut aussi pencher pour un sens temporel : ceux qui se repentent sont proches, plus tôt que les autres, du Royaume, gageant que nul, ne peut être mis à l'écart par principe d'un possible repentir, fut-il pharisien ... Dans le commentaire que Jésus fait de la parabole, nous lisons bien que ce « qu'ils voyaient » pouvait donner lieu à conversion. Les portraits sont tranchés, voire caricaturaux, laissant apparaître que « l'habit ne fait pas le moine » et que l'on peut être surpris d'attitudes de personnes *a priori* inattendues, Dieu conviant chacun sans « faire acception de personne » ; il reste que tout un chacun est appelé à la même conversion. Une des lectures associée est Eph 2, 4-10 : « Mais Dieu est riche de miséricorde(...) C'est par la grâce, en effet, que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi (...) cela ne vient pas des œuvres afin que nul n'en tire orgueil..."

Le récit joue sur les verbes de mouvements qui ressortissent tous du registre de la marche : s'approcher (*proserchomai* + datif - v. 28.30), aller (*hupago* - v. 28), partir (*aperchomai* - v. 29.30), précéder (*proago* - v. 31), venir (*erchomai* - v. 32). Ces verbes de mouvements mettent en lumière la dynamique du repentir et du croire : changer réellement de

voie, avancer dans une autre direction, lorsque la volonté de Dieu se fait entendre. Pas plus que cela, mais pas moins non plus. Le repentir est un mouvement, une dynamique de vie.

On pourrait dire aussi, avec le texte, que le repentir est un changement de volonté, après réflexion. Le premier fils dit : « je ne veux pas » (*ou thélô*), mais après (*husteros*), change d'avis. L'autre fils dit : « moi » (le texte est elliptique – on peut comprendre « j'y vais »), mais après (*husteros*), ne change pas d'attitude. Le changement de volonté, c'est une orientation différente du vouloir humain vers le vouloir de Dieu et non s'enfermer dans la sienne propre. Ce changement n'est pas magique : le récit rend compte d'un cheminement de conversion. La conversion ici vise le rapport à Jésus, à l'autorité qu'on lui reconnaît, à la valeur que l'on donne à son enseignement, à la foi que l'on place en lui.

De Luther on retient généralement la formule *simul peccator, simul justus*, en négligeant *simul paenitens*. La première Thèse dit en effet : « Notre Seigneur et maître Jésus-Christ, en disant 'Faites pénitence, etc.' (Mat 4, 17) a voulu que la vie tout entière des fidèles soit une pénitence ». Ce troisième élément est essentiel ; il anéantit toute approche statique de la foi, et, au contraire, en actualisant, place le croyant en constante recherche de la volonté de Dieu, le questionne sur sa fidélité dans sa vie et la place qu'il donne à l'Évangile, le conduisant peut-être à pousser la barre de la barque de sa vie autrement. Se repentir, c'est simplement (est-ce simple... ?!) modifier sa vie après réflexion. Le peintre connaît aussi le repentir... (voulant modifier son œuvre sur sa toile déjà peinte).